



Karin Lowachee

CAGEBIRD

Extrait de la publication



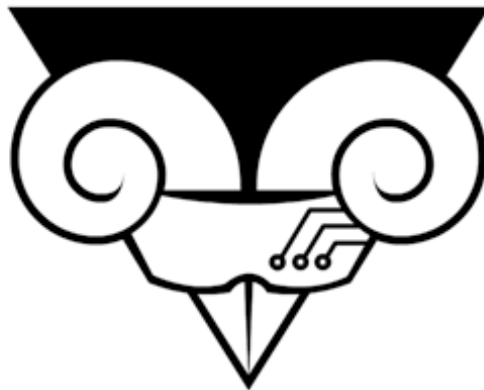
Cagebird

Karin Lowachee



Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme e.belial.fr ou chez votre libraire numérique préféré.



e-Bérial'

Ouvrage publié sur la direction de Olivier Girard.

Published in agreement with the author,
c/o Baror International, Inc., Armonk, New York, USA

Traduit de l'anglais (US) par Sonia Quéméner.

ISBN : 978-2-84344-447-0

Parution : novembre 2012

Version : 1.0 — 14/11/2012

Illustration de couverture © 2012, Nicolas Fructus

© 2005 by Karin Lowachee

© 2012, Le Bérial' pour la traduction française

Un mot de l'éditeur en guise d'introduction

Situé en dernière place dans un corpus de trois volumes, tant dans son ordre d'écriture que de parution, après les romans *Warchild* et *Burndive*, *Cagebird* est donc, en quelque sorte, le troisième tome d'une trilogie. En quelque sorte, oui. Car plutôt qu'une trilogie, il convient ici de parler, selon l'expression même de l'auteure, de « série mosaïque », à savoir trois romans qui, sur fond d'événements communs — une guerre spatiale entre l'humanité, une race extraterrestre, les Striviirc-na, et une piraterie mafieuse extrêmement structurée —, présentent lesdits événements à travers trois points de vue différents exprimés par trois personnages tout aussi différents. De fait, les livres en question peuvent réellement se lire de manière autonome, même si, bien sûr, les événements et les personnages prennent un relief tout particulier pour qui les découvre au fil de la publication des volumes, la « mosaïque » transcendant de beaucoup chaque pièce qui la compose.

Cette structure, basée sur des points de vue croisés alternant diverses époques de narration, ne manque pas de singularité et confère à l'ensemble une étonnante profondeur.

Warchild présente ainsi le point de vue alien, même s'il s'exprime par l'expérience d'un humain, Jos Musey.

Burndive propose la vision humaine des événements à travers la voix de Ryan Azarcon, héros insupportable de fatuité dont les certitudes seront balayées par le poids de sa propre histoire.

Cagebird, enfin, sans doute le roman le plus sombre des trois, expose le point de vue pirate (« la voix de l'ennemi », d'après Karin Lowachee) à travers le parcours de Yuri Kirov.

Le fait que ces trois personnages soient tous des enfants et/ou des adolescents ne doit bien sûr rien au hasard, la problématique de la jeunesse au cœur des conflits et la manière dont celle-ci en est victime irriguant l'ensemble de la saga.

O. G.

*À Amber van Dyk et Nancy Proctor,
muses créatrices de Yuri et Pinson,
même aux onzièmes heures (et il y en a eu !).*

Remerciements

Les membres du *Blue Heaven* pour la réunion de 2003. Tous ces formidables écrivains ont apporté leurs critiques et leurs encouragements bien au-delà des eaux autour de l'Île : Christopher Barzak, Tobias Buckell, Roger Eichorn, Charles Coleman Finlay, Paul Melko, Cathy Morrison, Nancy Proctor, Mary Rickert, Benjamin Rosenbaum, James Stevens-Arce et Amber van Dyk.

Angela Boord
Hannah Bowen
Sue Glantz
Yukiko Kawakami
Jaime Levine
Shawna McCarthy
Derek « D'Ado » Molata
le groupe d'auteurs Monkeylint (Sock Monkeys, Sporks et surtout Lint)
Steve K.S. Perry
Devi Pillai
Matty Stawicki
toute l'équipe à Warner Aspect
Winifred Wong

Mes lecteurs et commandos de rue (réseau de sympathisants et corps de soljets), de Mississauga à la Malaisie.

Et toute ma famille et mes amis, eux qui me soutiennent et m'adorent même quand ce n'est pas évident de comprendre ce que je fabrique, même quand je me comporte en ermite grincheuse — quand je suis prise par le bouquin.

*Ce que j'ai senti, demandez-vous... Pourquoi donc ?
Qu'importent ce secours — pour l'instant —, votre don,
Intrus posé entre moi, l'abysse et mon rêve.
Sauvés ? Combien ? Qu'importe, nous finirons tous.
« Avez-vous peur ? » Le ressac rugissant murmure :
« Peur, pris avec vous ? La vie, non la mort, m'emmure. »*

Alfred, Lord Tennyson
Désespoir, 1881

À quatorze ans j'ai attrapé la fièvre écarlate ; du moins je l'appelais ainsi à l'époque, et aujourd'hui encore je lui donne ce nom. Il ne s'agit pas de la scarlatine des fichiers d'histoire, mais d'un sentiment avec pour couleur l'écarlate. Le rouge. On ressent une chaleur qu'on doit relâcher, mais il s'agit de la chaleur d'une sueur glacée. Elle dévore de l'intérieur, on tremble comme en plein hiver, comme si on avait pour sang de l'eau gelée. Il faut la voir couler. On a besoin de la toucher, de s'y réchauffer — il faut bien qu'elle soit chaude. Personne ne peut être aussi mort en soi.

Quand elle sort sur la peau il n'y a pas de douleur, on est soulagé. Ce ne sont que les petits ruisseaux rouges de la vie. On les voit, on peut de nouveau respirer, lever les yeux. Écarter les bras, toucher ses émotions, tout au bord ; peut-être qu'elles font de même, comme des êtres neufs, curieux. Ou très vieux, presque oubliés.

Alors on se dit : *Voilà qui tu es, Yurochka. Voilà de quoi tu es fait.*

- MOI -

25.02.2198 DNCT

Prison militaire Kalaallit Nunaat

« Yuri Mikhailovitch Terisov », dit la femme pour capter mon attention. Des années que je n'ai pas entendu ce nom, Terisov — elle compte là-dessus. *Je vais te rappeler qui tu es vraiment*, elle pense. Je parierais. *Retrouve celui que tu n'es plus*. Yurochka. Terisov. Mais tout le monde change, bon gré mal gré, et nos noms font seulement partie de cette mutation ; ses mots ne tranchent pas. Ils tombent entre nous comme de creuses promesses, patauds.

Je suis assis dans une pièce couleur de glace sale, poignets menottés à la table, bras écartés, paumes en l'air : un dieu martyr. Elle parle d'une manière nette, décidée, censée s'enrouler autour de ma tête et m'étouffer sous son autorité. Quand elle a fini, je bâille, et elle ajoute : « Vous êtes emprisonné sous le coup de plusieurs perpétuités consécutives, sans possibilité de libération anticipée. Vous n'avez que vingt-deux ans. Vous devriez vous intéresser davantage à notre conversation. »

Oui, je devrais. Mais, sérieuse à ce point, je la trouve drôle. Ses yeux rivés à mon visage, c'est franchement marrant. Elle croit que sa qualité de pollie suffira à m'intimider, mais des regards insistants, j'en ai croisé d'autres au cours de ma vie.

Une face d'ange aux yeux de cadavre, aimait dire Falcone.

Si je marche avec l'intention qu'on me voie, si je souris afin de donner l'impression que j'ai envie de contact, on me remarque. Certains feraient n'importe quoi pour moi si je les y autorisais — ou me feraient, à moi, n'importe quoi.

Ils sont tous si faciles. La galaxie est pleine de gens faciles comme des filles.

Cette pollie s' imagine qu'elle peut se pointer ici, me faire traîner dans cette pièce stérile, étincelante, et me titiller jusqu'à me faire gicler l'émotion par les pores ?

Je peux bien me creuser la tête pour lui dégoiser des trucs, mais ce que je pense vraiment ne l'intéresserait pas. Personne ne veut savoir ce qu'a à dire une pute, on ne les paye pas pour ça.

Pourtant elle attend ma réponse. Je devrais réagir à son Offre, qui en fait n'en est pas une — juste une petite tape sur les fesses, sans pénétration. Quoi, un allègement de sentence si je balance mes contacts ?

Non, madame. Combien de fois je dois le dire ? Non ! Je ne suis pas dans tes prix.

À un moment c'était peut-être possible. Peut-être que, perdu dans un merveilleux pays imaginaire, j'ai envisagé des Offres, rêvé d'une récompense si je crachais la sauce. Mais il y aurait le matin après la nuit d'abandon, tous les regards en coin, alors j'ai préféré jouer la carte procès, avec jurés et avocats. J'ai laissé mon bavard plein d'emphase expliquer comment on m'avait « arraché aux bras aimants de ma famille et livré aux griffes d'un pirate sadique », ce qui m'a évité la peine de mort. Sauvé, oui, récupéré par une prison militaire où les pirates pourraient s'infiltrer. Ils sont capables de me choper n'importe où, je le sais, alors autant qu'ils pensent que je n'ai aidé personne, que je suis là malgré moi.

Et c'est vrai. Je suis là malgré moi.

Tout le monde sait ce que j'ai fait, on l'a fichu dans un Fichier (il y a toujours un Fichier pour les bandits) ouvert comme un miroir au-dessus de ma tête. Je m'allonge, je le vois au plafond, la Vérité vraie ; celui qui l'a foutu là, il me fourre aussi, bien profond.

Et elle me donne du monsieur, genre elle a du respect pour moi. Elle prétend bosser pour le ConcentraTerre, n'a sans doute jamais dépassé Pluton. Elle a dû voir « geisha » dans mon dossier et s'imaginer une espèce de dame de compagnie japonaise.

Un protégé. Je la regarde et voilà ce que je pense.

Celui de Falcone.

Le *Khan*.

Tu ne sais donc pas ce que je suis ?

Un peu, si ça se trouve. Assez pour vouloir ce que j'ai dans la tête.

« Monsieur Terisov », elle reprend. Elle utilise toujours ce nom mort. Elle ne cille pas, ses yeux me rappellent ceux de Pinson, mon co-piaule. Noirs comme des pièces de Go. Elle porte ses cheveux foncés en queue-de-cheval, ce qui met en valeur sa grande bouche et une mâchoire affirmée. Pas vraiment jolie, mais du chien. Sous le sweat marron, des seins ronds, deux belles oranges hydroponiques. Elle peut bien me regarder en face et attendre ma confession toute la journée, je la fixe aussi et on verra qui craque en premier.

« Monsieur Terisov. » Elle soupire. « Si vous ne me parlez pas, je ne peux rien faire pour vous. »

Je bâille encore, je plie les doigts. Je ne cracherais pas sur une clope, manita. Ces fichues menottes me pincent aux poignets ; la bonne douleur a tourné à l'aigre. Bon, jouons un peu. « Pour quelle agence vous avez dit que vous travaillez ? »

Elle crispe la mâchoire — à peine. Elle va mentir. Elle croit que je n'ai rien vu, alors elle ment : « Le ministère de la Justice du ConcentraTerre. »

Techniquement, donc, pas une pollie.

Pas du tout.

Je hoche la tête comme un débile. « Hon. Le ministère de la Justice. Z'êtes avocate ? »

Aucune avocate n'a ce regard, cette posture. Quand elle a passé la porte, tout dans son langage corporel hurlait à la pollie. Ils se révèlent par de petits détails éloquentes, même sous couverture. Je ne les ai jamais ratés, et celle-là je l'ai bien sentie.

Mais avec une nuance. Elle n'est pas réduite à cette seule fonction.

Une militaire ?

« Je travaille bien pour le ministère de la Justice », elle assure, sans la crispation. Son mensonge la convainc, elle tâche de m'y gagner. « J'ai mandat de vous faire une offre, monsieur Terisov, mais c'est donnant-donnant. Regardez votre situation en face. »

Je renifle comme si elle était une traînée de morve sur ma plus belle chemise. « Et qu'est-ce que vous en savez, bordel, de ma "situation" ? »

Elle cille, se carre dans son siège et croise mollement les bras. Elle souhaiterait sans doute plus de distance entre nous dans cette pièce confinée. « Je sais que, pour votre sécurité, on a dû vous placer à l'isolement. »

Tout ça dit bien posé. Elle a l'air de vouloir me faire perdre mon temps. « Ben tiens ! Ils l'ont fait pour leur sécurité à eux. Et celle de ces nuls qu'ils ont foutus au cachot en même temps. »

Peu impressionnée, elle ajoute : « Négociez avec moi, monsieur Terisov. Assez ri, passons un marché. Vous pouvez rester ici à pourrir en vous gargarisant de vos belles phrases ou bien saisir aux cheveux l'occasion qui se présente.

– Saisir aux cheveux l'occasion. » Ça me fait rire. « Vous écrivez des dialogues de vid ou quoi ? »

Elle se crispe. « Aidez-nous à démanteler le réseau des pirates spatiaux et nous allégerons votre sentence de manière significative.

– On m'a déjà chanté cette chanson. Ça balance pas. »

Elle lâche une espèce de menace : « Une fois hors d'ici, on va vous remettre dans la population carcérale générale. »

Au milieu des meurtriers banals et des pédophiles. D'anciens militaires entraînés à haïr les gars dans mon genre.

Sans broncher, je souris. Je lui parle lentement comme un drogué débile. « Vous croyez que ça me fait peur ?

– Ça devrait. Votre grande gueule et votre sentiment infondé d'invincibilité, je les connais. Ils ne vous sauveront pas. »

Toujours aussi amusante.

« J'étais en génépop pendant trois mois, manita. Dans cette taule, pas pendant mon transfert. C'est pas pour me vanter, mais j'ai bien supporté. »

Elle désigne les balafres nettes, peu profondes, sur mes avant-bras. Les bouts s'incurvent à mes poignets. Certaines datent d'avant mon incarcération. « Et ces blessures ?

– Je m'ennuyais.

– Auto-infligées ? » Dégoût, condescendance.

Je hausse les épaules. De quoi l'énerver. « La bibli, ici, elle vaut rien.

– Vous pensez vraiment pouvoir survivre à une sentence à perpétuité ? Beaucoup plus d'une, en fait. »

Là, elle donne dans la curiosité détachée. Et moi j'ai assez rigolé.

« Tout ce que je pense, c'est pour de vrai, salope. »

La goutte d'eau, ou peut-être qu'elle a reçu un ordre dans son oreillette. Elle roule la feuillélec qui contient mon dossier, se lève, sort.

Voilà, je crois bien qu'elle en a marre de ce pirate-ci.

Pauvre et malhonnête soi-disant employée du ministère de la Justice du ConcentraTerre ! Personne ne lui a rien dit, elle ne sait pas comment ça se passe ?

On ne baise pas les protégés de Falcone. Jamais, même si cet enfoiré est mort.

Ils me laissent admirer mon reflet flou sur le plateau gris poli de la table. Aucun gardien ne me ramène à ma cellule, aucune voix divine ne décrète mon destin par l'intercom, aucune équipe de bourreaux ne se pointe pour me confesser. La surface grise et moi, c'est tout. De toutes petites éraflures blanches l'abîment — quelqu'un dans une situation similaire a eu un accès de fébrilité, si ça se trouve, mais ces marques, c'est comme tout. L'imperfection se niche partout. Les démons sont dans les détails et on peut les utiliser, les tordre, les caresser, en faire sortir ce qu'on veut. Les pollies, les gouvs ont besoin d'instruments pour voir ces aspérités, un bon criminel les connaît par cœur.

Il connaît les optiques, aussi. Ces trucs me cernent en ce moment même ; les yeux noirs incrustés dans les joints des carreaux au mur offrent une vue panoramique de mon immobilité. Si je pète ils pourront le sentir, ils n'ont pas peur d'aller jusque-là pour surveiller ce genre de salle. Mais en fait, qu'est-ce qu'ils révèlent de moi, ces appareils ? Ils peuvent toujours jauger ma température, les inflexions du stress dans ma voix, zoomer sur mes pupilles dilatées, rien ne leur apprendra à quoi ont ressemblé les treize dernières années de ma vie.

Je l'ai dit à une seule personne qui m'a quand même envoyé ici.

Autant la fermer.

Je sais depuis longtemps en quelle monnaie on doit payer les faveurs des bons Samaritains. Ils ne valent pas mieux qu'un gogo qui te lève dans un bar et te nique tout debout au gîte le plus proche. Ils tiennent tous à se croire si bons ! Même les soi-disant martyrs du bien refusent d'admettre

qu'ils font les putes pour la gratitude, pourtant c'est leur propre salut qu'ils cherchent. Ils voient leur charité les mener droit au paradis.

Les bigots sont des pirates qui s'ignorent. Ils mettent ton âme au clou avant que tu aies pu prononcer la plus petite prière, mais ils ne le disent pas comme ça, oh non ! Ils se prétendent *charitables*.

Les poses moralistes me font toujours saigner du nez.

Les gouvs, avec leurs marchés, ils ne sont pas si différents de ces hypocrites. Tout sourire, ils présentent leurs fameuses offres en essayant de dissimuler leurs attaques par le flanc. Je reste assis ici parce qu'ils ont encore des tours dans leur sac. J'en ai la confirmation quand la porte finit par s'ouvrir et qu'un beau mec entre. La femme n'a rien donné, ils tentent autre chose. La beauté est un outil, comme un couteau, une perceuse ou les petits bouts de métal à passer sous ses ongles pour les nettoyer. Ce type le sait. Il ne me lâche pas des yeux tandis qu'il ferme la lourde porte derrière lui et marche jusqu'à la table. Ses chaussures de marque claquent par terre. Il tient de ses deux mains une tablette ultrafine, tel un prêtre brandissant la parole divine, prêt à m'accorder salut ou damnation. Avec son costume classe bleu marine et sa chemise blanche, il a tout du connard de missionnaire universaliste. Manquent les étoiles au col ; pas d'insigne clamant ses intentions pacifiques. Sa chemise s'ouvre en pétales à son cou, révélant une colonne de peau basanée. Au-dessus, un visage lisse, juvénile, des yeux noirs bien enfoncés dans leurs orbites et garnis de cernes davantage ataviques qu'indices de fatigue. Il me sourit de ses lèvres sèches — un sourire apparemment sincère.

Il sait que je le détaille. Cela l'intéresse un peu sans trop l'affecter. Nous sommes à égalité parce que lui aussi me scrute, en s'attachant à certaines parties : mes yeux bleus ronds comme des billes, ma peau blême de spatien ; mes lèvres naturellement colorées, mes cheveux or battu qui m'arrivent à l'épaule. Je ne les peigne qu'avec les doigts. Tu dois connaître ton visage jusqu'au narcissisme, disait Falcone. C'est le seul moyen de le contrôler.

« Je m'appelle Andreas Lukacs », il annonce avec un accent que je n'identifie pas. Il sourit toujours, mais rien à voir avec le rictus d'un politicien ou d'un acteur. Pourtant je suis sûr qu'il peut aussi jouer ces rôles. Sans ostentation, il pose sa tablette sur le meuble entre nous. Un geste d'une transparence absolue. Il sort une clé de sa poche de pantalon et la pointe sur mes menottes, droite et gauche, en appuyant sur le bouton.

Les entraves bipent et s'ouvrent.

Ah. Voilà qui change.

Il me tend la main. Je connais ce geste, même s'il ne fait pas partie de la culture de tous les vaisseaux ou stations. Je la prends et la serre, histoire de sentir la température de sa paume ; chaude, sèche et ferme contre ma peau froide. Je le tiens, le regarde dans les yeux en lui rendant son sourire.

Et puis je l’embrasse, le dos de cette main, je le lèche en y laissant une longue traînée mouillée.

Hmmm, c’est salé.

Il la retire en sursautant, avec une grimace de dégoût.

Toujours aussi sûr de toi, vieux ?

« Yuri », il dit avec plus de sang-froid que n’en montrerait la plupart. Il ne cille même pas. « Ne fais pas ça. »

Il croit parler à un gamin ?

« Andreas. » J’écarte de moi-même les bras sur la table, paumes en l’air. « Tu peux me démenotter si tu veux.

– Non. Tu risquerais d’apprécier. »

Je lui accorde un sourire et laisse mes yeux le parcourir de la tête aux pieds. Je prends mon temps. « Bon. Alors assieds-toi. Ou pas. »

Il décide de s’asseoir, sans hâte ni malaise manifeste. Très soigneuse, la manière dont il écarte les deux pans de sa veste pour ne pas les avoir en vrac autour de lui. La tablette est toujours désactivée. Il croise les mains dessus et me regarde, son gentil sourire réinstallé. Il n’a pas les dents parfaites, une de ses incisives vire un brin. Donc, malgré son costume cosu, il n’est pas coquet au point de claquer du créd sur une amélioration superficielle.

« Tu as bien secoué ma collègue », il commence d’une voix douce comme un soupir.

Oh oui, il a ses armes. Pas celles de cette femme directe au vocabulaire-obusier, il en emploie d’autres.

Je croise les bras sur la table, me penche vers lui, copain-copain. « Alors comme ça, tu travailles aussi pour le ministère de la Justice ? »

Il penche un peu la tête sur le côté. « Non.

– Et elle ? »

Le regard s’aiguise, le sourire décroît. « J’ai l’impression que tu te trompes sur les raisons de ma présence ici, Yuri.

– Je n’en ai aucune idée, Andreas. Comment je pourrais me tromper ?

– Je crois que tu en as une, d’idée. »

Il a l’allure d’un avocat, mais paraît trop à l’aise en ma présence. Comme si je ne représentais aucune menace.

« Tu viens m’offrir un marché, toi aussi ? Quoi, elle n’a pas expliqué mon point de vue ? »

Il étudie mon visage, on dirait qu’il y cherche des failles. « Non », il répond enfin. Peut-être qu’il en a trouvé une. « Je crois qu’elle n’a pas expliqué le mien. »

Donc c’était lui à l’autre bout des optiques quand elle zonait face à moi. Il a voulu m’évaluer sur une proie plus facile.

Ni avocat, ni polly.

Un gouv corrompu ?

Je n'ouvre pas la bouche. Les prédateurs dans son genre, il faut les observer en silence.

Il porte une alliance en or ; il la caresse du pouce et cesse de sourire. Se carre dans son siège, appuie sur le coin de sa tablette. L'écran affiche une suite de mots, en noir sur fond blanc.

« Pourquoi n'as-tu jamais écrit à ta famille ? » il demande. Il bascule la tablette en équilibre sur le bord du meuble pour mieux la lire, comme pour y chercher ses questions. Pourtant il n'en a pas besoin, elles vivent derrière ses yeux.

Ma famille.

« Yuri ? » il reprend, le regard toujours sur l'écran. « Pourquoi n'as-tu jamais écrit à ta famille ? »

– Je n'ai pas envie de parler, Andreas. Ta collègue ne t'a rien dit ? »

Là, il lève les yeux sur moi. « Oh, allons... tu bats déjà en retraite ? Je m'attendais à mieux de la part du second de Falcone.

– Je n'étais pas son second.

– Son protégé, alors. »

Il sait. Il sait parfaitement ce que je suis. Il fait semblant du contraire, mais, à l'inverse de la femme, n'essaie pas de cacher sa feinte. Cartes sur table, voilà sa stratégie.

Je ne me donne pas la peine de sourire. « Tu veux m'appâter, tu n'auras que mon silence.

– Il m'indique déjà que ta famille constitue toujours un sujet sensible pour toi. »

Exact. « Ta femme, elle se présente sous ton nom depuis votre mariage ? »

Il hausse un sourcil. « Ma femme ? »

– Ou ton mari, peu importe. Tu as une alliance.

– Qu'est-ce que ça change, qu'elle le fasse ou non ? »

Là, je souris. Je pose mon menton sur une main, égratigne de l'ongle le plateau de la table. « Je tiens à connaître son nom pour quand je mettrai un contrat sur elle. »

Il rit, l'air surpris mais pas déstabilisé. « Tu crois que tu pourrais le faire après m'avoir averti ? »

Et lui, il croit qu'il pourrait m'en empêcher ?

C'est plus qu'un gouv, ce gars.

« Tu devrais peut-être consulter ta tablette. » Je la montre du doigt. « Pour voir ce dont je suis capable. »

Je connais mon dossier. Je frotte encore le meuble.

J'aurais dû marquer un point, mais son sourire ne flanche pas. « Et pourquoi me vois-tu marié ? »

Je regarde l'alliance.

« Les apparences, il annonce, sont parfois trompeuses. Je pensais que tu le savais, geisha. Peut-être que j'ai voulu t'amener à faire dans ta tête le profil d'une vie privée inexistante. »

Ma main s'immobilise sur la table.

« Bon, il continue l'air de rien, alors dis-moi : pourquoi n'écris-tu jamais à ta famille ? »

Je suis sur son terrain. Si je veux comprendre le jeu, il faut qu'il y joue, et pour ça je dois participer.

« Je n'aime pas écrire. »

Il m'accorde un regard de grand frère, tapote encore sa tablette et la tourne vers moi pour me montrer le titre.

17/9/2185 DNCT.

Ce type est venu au camp, il dit qu'il est capitaine.

Gaffe. Je dois faire très gaffe. Je le regarde. « Où tu as eu ça ?

– C'est bien ton journal, Yuri, non ? Très détaillé. Il remonte jusqu'à tes neuf ans. On a eu du mal à craquer le code, mais voilà. Et tu dis que tu n'aimes pas écrire ! »

Cet empaffé vient de l'Intel... non, c'est pire. Je le regarde et je reconnais cette certitude d'invincibilité.

Un Opé Noir.

Impossible qu'il ait obtenu cette info sans être fouille-merde de métier. S'y consacrer corps et âme.

Dans ce duo, mon instrument, c'est mon visage. Je le joue dans les froids. « Je n'écris qu'à moi, Andreas.

– Et les tiens ?

– Je ne les connais pas.

– Mais un jeune homme aussi doué pourrait sûrement se débrouiller pour...

– Si j'en avais envie. Mais non. »

Il ôte la tablette de mon champ de vision. « Dommage », il commente. Je hausse les épaules.

J'ai envie d'une clope, mais hors de question de demander.

« Ton père est mort il y a cinq ans au camp, sur Charme Colonial. Tu sais où se trouve le reste de ta famille. » Ce n'est pas une question.

« Dis-le moi quand même, si ça peut te faire bicher.

– Qu'est-ce qui peut bien compter pour toi, Yuri, si tu te fiches de tes proches ?

– Manger, dormir, baiser. J'ai des goûts simples. »

Ma réplique l'amuse, je l'amuse. « Tu as de la répartie ! Tu préfères la défensive ?

– C'est toi qui te retranches derrière la table, Andreas, alors qu'on est bien plus au chaud de mon côté. De quoi tu as peur ?

– Un jeune homme si doué... » Il sourit.

J'ai peut-être marqué un semblant de point. Lui lécher la main l'a déstabilisé. Mais pas assez pour le faire se tirer.

Oh non, il a pris racine.

« D'accord, parlons d'autre chose. » Il tapote sa tablette et la fait glisser vers moi. Il ne lui donne pas une impulsion, il la pousse avec fermeté pour la relâcher quand elle arrive pile face à moi. « Ton compagnon de cellule, Stefano Pinson. »

Je garde un visage figé. Je le sens bien. Entraînement de geisha.

La porte s'ouvre derrière Lukacs, il ne se retourne pas. Un type, blond, carrure moyenne, entre. L'inverse parfait du brun et élégant Lukacs : il porte un pantalon en manufibre grise, plus ou moins brillante, et un sweater noir chiffonné. Il apporte une chaise avec lui, qu'il place devant un petit côté de la table, à la périphérie de mon champ de vision. Il s'assied, croise négligemment les bras.

Je le dévisage, il fait de même. Il a des yeux bleu amadou. Ça ne mène à rien. Je me colle un rictus hautain et regarde Lukacs. « C'est ton rencard, ou le mien ? »

Il ignore complètement le blond et ma question. « Pinson. Vingt-cinq ans. Dans la Navy du ConcentraTerre, mais comme technicien de base. Un sans-grade pas très futé. Né et élevé sur les chantiers navals d'Héphaïstos où il travaillait comme technicien en maintenance des systèmes de survie. » Il désigne la tablette où brille une photo du gars en question, avec ses yeux foncés. « Il a tué son officier de commandement.

– Et on l'a mis en taule ? » Moi aussi je peux énoncer des évidences. « Il méritait une médaille. »

Aucune réaction, il continue. Le dossier de Pinson est devant moi, il l'a appris par cœur. « Son père aussi s'occupait des systèmes de survie. Mort il y a dix ans suite à l'explosion d'une conduite de liquide réfrigérant. » Un petit sourire. « Ça devait pas être une flèche, tu ne crois pas ? La mère a décliné peu à peu après avoir chopé le mal de Kestral. Trop d'heures passées autour des générateurs à l'époque héroïque. » Sa voix a la froideur d'une poignée de mains dans l'Arctique. « Sa vie n'a pas été rose. Toujours mieux que la tienne, pas vrai ? »

Et alors, où tu veux en venir ?

« Sais-tu pourquoi il a tué son chef ? » il me demande sur un ton d'aimable conversation.

Je hausse les épaules. En fait, non. Ce n'est pas le genre de choses dont on discute en prison. Si jamais on pose la question, il ne faut pas s'attendre à une réponse directe ou exacte.

« Moi, je crois qu'il t'intéresse. D'ailleurs, tu te l'es tapé. »

Pas d'autre choix que me taire. Et même, ça risque d'en dire trop.

« Tu as perdu ta langue ? »

– J’attends que tu arrêtes de te faire plaisir, je n’aime pas gâcher un moment d’intimité. »

Il sourit, d’un sourire aussi plat que la table et que l’expression de son acolyte. Il se penche en avant, touche l’écran de la tablette. Les images apparaissent, je reconnais les scènes. Pinson et moi dans la cellule, à bavasser. Moi dans l’obscurité, faisant les cent pas en somnambule tout autour de la cellule comme un malade. Lui et moi, en train de nous engueuler, à diverses occasions. Des fragments sonores, puis l’image se floute en une autre : dans un cadre plein d’ombres, des bruits de baise.

Je ne regarde pas ça, je ne quitte pas Lukacs des yeux. Avec l’entraînement, je réussis à garder ma voix sereine alors que j’ai envie de le choper et de le tabasser à mort. « Tu vas où avec ton porno, manito ?

– À toi de me dire.

– Je n’ai pas besoin de le voir, je peux l’avoir quand je veux.

– Et pourtant tu ne l’as fait qu’une fois, il remarque sur un ton suggestif.

– Il était pas génial. »

Là, il sourit. Il a tout entendu de mes disputes avec Pinson ; ma réponse ne fait que l’exciter. « Tu devrais vraiment demander à ce gosse pourquoi il a tué son officier. Mais, bien sûr, il faudrait d’abord qu’on te remette en population générale. Qu’est-ce que tu dirais de voir ce qui s’est passé en ton absence ? »

Je ne réponds pas. Le blond au bout de la table bâille en se mettant vaguement la main devant la bouche.

« Alors, tu ne réponds rien ? »

Brillant, ce Lukacs.

« Comme tu veux. » La tablette continue à dégoïser devant lui. Et moi. Elle m’exhibe en boucle, Pinson aussi. Nous deux ensemble. L’Opé Noir n’y prend pas garde, même avec le bruit. « Moi, je vais parler. Figure-toi que je fais partie de ta vie depuis l’instant où tu as atterri sur cette planète, simplement, tu l’ignorais. J’ai tout arrangé pour que ton procès se déroule à huis clos, sans accès des médias, pour que, une fois dans le système carcéral, on ne t’assassine pas tout de suite, et là je t’ai fait mettre à l’isolement deux semaines, histoire de marquer le coup.

– Ne te gêne pas, explique-moi.

– Collabore pour abattre l’organisation des pirates. Sinon, ton Pinson, je peux très bien le transférer définitivement dans une autre cellule, avec un autre gusse. Peut-être qu’il ajoutera un meurtre à son actif, peut-être qu’il verra pas le jour se lever. »

Je dois voir jusqu’où ça va. « À ta guise. »

Le blond se lève sans que j’aie vu son collègue lui faire le moindre signe et sort. Il emporte même sa chaise.

La porte se referme de tout son poids.

[Les Escargots se cachent pour mourir](#)

[Pour une poignée d'helix pomatias](#)

[Le Cimetière des astronefs](#)

Lucius SHEPARD

[Le Dragon Griaule](#)

[Aztechs](#)

Roland C. WAGNER

[L.G.M.](#)

Joëlle WINTREBERT

[La Créode et autres récits futurs](#)

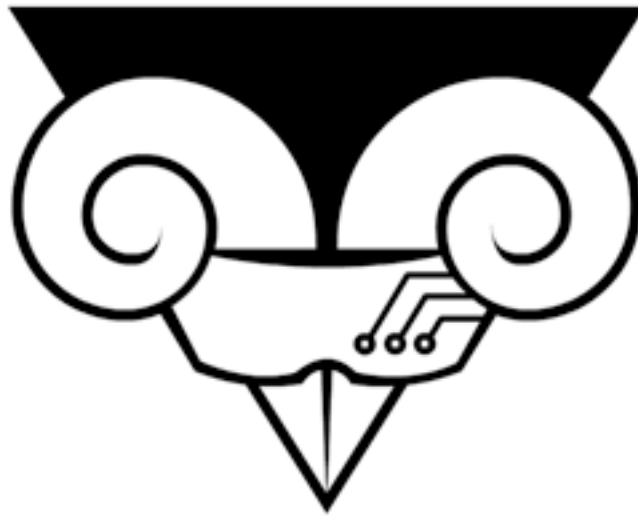
A paraître en numérique

[Le Chant du barde](#) de Poul ANDERSON (septembre 2012)

[Bifrost n° 68](#) : Spécial Ian McDonald (octobre 2012)

[Cagebird](#) de Karin LOWACHEE (novembre 2012)

[Sous des cioux étrangers](#) de Lucius SHEPARD (décembre 2012)



e-Bérial'

Retrouvez tous nos livres numériques sur e.belial.fr

Venez discutez avec nous sur forums.belial.fr

Retrouvez Le Bérial' sur [Twitter](https://twitter.com/LeBérial) et sur [Facebook](https://www.facebook.com/LeBérial) !

Malgré tout le soin que nous apportons à la fabrication de nos fichiers numériques, si vous remarquez une coquille ou un problème de compatibilité avec votre liseuse, vous pouvez nous écrire à ebelial@belial.fr. Nous vous proposerons gratuitement et dans les meilleurs délais une nouvelle version de ce livre numérique.